

L'Edition Musicale Vivante

**revue mensuelle
le n° 4 francs**

abonnement :

france : 40 francs

étranger : 50 francs

chèques postaux : 1246-33



**5, rue
du cardinal-mercier
paris (9°)**

**Téléphone : TRINITÉ } 23-94
23-95
23-96**

Sommaire

UNE RÉSURRECTION DE LA CHANSON, par **Jean VARIOT** ■ LA DERNIÈRE VICTOIRE DU PICK-UP, par **Christian de ROLLEPOT** ■ CRITIQUE DES DISQUES : MUSIQUE SYMPHONIQUE, par **Emile VUILLERMOZ** ■ INSTRUMENTS DIVERS, par **Pierre LEROI** ■ LES DISQUES DE VIOLON, par **Marc PINCHERLE** ■ LES DISQUES DE DICTION ■ LES DISQUES DE CHANT, par **Maurice BEX** ■ LES DISQUES DE CHANSONS, par **Pierre WOLFF** ■ L'ÉCRAN SONORE : QUELQUES FILMS, par **Emile VUILLERMOZ** ■ LE DISQUE ET L'ÉCRAN, par **Pierre WOLFF** ■ NOS ÉCHOS ■ CONCERTS ET RÉCITAUX ■ COURRIER DU CINÉMA.

UNE RÉSURRECTION DE LA CHANSON

Tout le monde en parle. Détail encourageant : le snobisme s'en est mêlé. Quand le snobisme intervient, il fait bien les choses. Moins les snobs comprennent, plus ils crient fort, et plus ils rendent service. Les salons viennent de découvrir la chanson. Ils viennent de découvrir également que les compositeurs de chansons sont des musiciens souvent très calés, et que les chanteurs et chanteuses de chansons ne sont pas uniquement destinés à charmer les cours des maisons, après avoir demandé l'autorisation des concierges. Cela va donc on ne peut mieux.

Il devient possible de parler de l'art de la chanson sans avoir l'air d'un monsieur qui s'occupe de choses inférieures ou d'un petit paradoxal qui veut faire enrager les gens raisonnables.

Dans cette revue amie, où l'on a toujours eu quelque indulgence à mon égard, j'ai l'intention de dire un certain nombre de choses « blasphématives » (comme disait une vieille dame allemande de mes amies.)



Il y a incontestablement une renaissance de la chanson. J'entends déjà des protestations et des soupirs indignés : c'est le chœur des « paroliers » et « musiciens de chansons », je veux dire ceux qui ont atteint ce que l'on a convenu d'appeler un certain âge. « Pourquoi dire qu'il y a renaissance ? clament-ils. Ce mot veut dire qu'il y aurait eu mort de la chanson. Or, elle n'est jamais morte et elle ne mourra jamais, monsieur. »

Je demande bien pardon ; mais je crois précisément que la chanson était morte, les paroliers et ses musiciens l'avaient tuée. Elle était tombée dans une décadence affreuse (1). Il a fallu l'arrivée du phonographe pour lui redonner la vie. Mais c'est un sujet que j'aborderai plus loin.

Le XIX^e siècle a marqué une ère d'infériorité manifeste pour la chanson. La preuve de la qualité d'une œuvre, petite ou grande, c'est sa durée. Or, il nous est impossible aujourd'hui d'entendre une chanson de Bérenger, de Nadaud ou de J.-B. Clément. Ça n'intéresse plus personne. Je crois que le maximum dans le médiocre a été atteint autour de 1900. Ce qu'était alors une séance de café-concert, on a peine à l'imaginer aujourd'hui. C'était ennuyeux à cracher sa langue. Le succès d'un Polin n'était pas dû qu'au talent incontestable de cet artiste : on poussait un soupir de soulagement après avoir entendu des roucoulandes sentimentales qui n'en finissaient plus. Si vous voulez vous rendre compte de ce que pouvait être la chanson-type de 1900, écoutez celle qui s'intitule : *Lorsque tout est fini*. A ce régime, tout le monde a fui.

Aujourd'hui, un music-hall ressuscite le caf'conc' de 1900. Le public vient. Mais il bâille, en 1934, aux chansons sentimentales comme il bâillait en 1900. La vulgarité des textes chantés a quelque chose de lamentable. Le public vient surtout pour s'amuser des modes surannées. Quand cette triste résurrection sera terminée, l'enterrement sera de première classe.

Xanrof et Bruant, dont les qualités sont incontestables, émergent d'un fatras de guimauve et de pommade et ils sont les exceptions qui confirment cette règle : savoir qu'une chanson, à la fin du siècle dernier, était obligatoirement bête.



Il est possible que l'on doive remonter à la Révolution pour découvrir la cause de l'éclipse de la chanson, qui brillait au XVIII^e siècle d'un éclat non pareil. Quand on se coupe le cou et quand on se mitraille dans les rues, les arts aimables ne fleurissent guère. Wekerlin nous a rendu le service de recueillir les chansons anciennes : ce sont, pour la plupart des œuvrettes littéraires d'un goût parfait, soutenues par une musique ravissante et d'une technique sérieuse. Les Français ne sont peut-être pas musiciens, mais les chansons de la vieille France sont les plus belles du monde, et il est possible qu'il n'y ait guère que les airs anglais de la Renaissance qui leur puissent être comparés. En écoutant cette courte romance *Paris est au roi, mon cœur est à moi*, on s'aperçoit qu'il y avait un art et un art très raffiné dans le genre de la musique légère.

Chose curieuse, pendant le XIX^e siècle, ce sont les compositeurs de grande classe qui ont sauvé l'honneur de la chanson : en y regardant de près, on constate que Schubert n'a pas voulu, souvent, aller beaucoup plus loin ni plus haut ; dans les *Amours du poète*, le court poème de Henri Heine, *Un Homme aime une femme*, a été traité par Schumann en chanson ; même observation pour l'air de la puce, dans la *Damnation*, et pour ce que Berlioz appelle la chanson de Brander, cette histoire du rat dont la mine eut fait envie au gros Luther.



Ce serait une grave erreur que de considérer la chanson comme un art inférieur : c'est peut-être un art mineur — ce qui d'ailleurs n'est nullement un terme péjoratif, mais c'est, à coup sûr, un art très difficile à pratiquer. La preuve en est que les compositeurs de grande classe, quand ils ont voulu s'y adonner, y ont apporté des soins très particuliers.

(1) Il est bien entendu que je ne parle nullement, dans cet article, des chansonniers dits montmartrois, qui pratiquent un genre très particulier qui est celui du poème satirique, mis en musique ou non.

Ils ont très bien senti où est l'écueil. Une chanson est plus difficile à réussir que certains grands airs d'Opéra.

Et l'on en arrive à se dire que, sans doute, les si belles chansons d'autrefois n'ont pas été composées par des spécialistes de petites choses bien gentilles. Ces anonymes étaient bien plutôt de très forts techniciens, des compositeurs d'une inspiration singulièrement vivace. Le mal de la chanson du XIX^e siècle, c'est peut-être d'avoir été la victime de littérateurs médiocres et de musiciens non moins médiocres. N'importe qui s'asseyant devant son piano, se croyait capable de composer une chanson. Cette façon de traiter par dessous la jambe le métier que l'on fait, vous retombe automatiquement sur la figure. « Faisons *public* ! » disaient ces fabricants — ce qui ne veut rien dire, car le public est beaucoup plus intelligent que ceux qui le méprisent.

Et nous en arrivons, après cette constatation de l'éclipse de la chanson au XIX^e siècle, à ces années récentes où a surgi la vogue de la machine parlante.



Le disque de 25 cm. a été le véhicule idéal de la chanson. Toutes les rengaines, qui nous écorchaient les oreilles depuis trente ans, se mirent à tourner avec une insolence vertigineuse. Seulement, il arrive que le mal entraîne quelquefois une réaction salutaire. Il veut ce que je me permets d'appeler « l'affaire *Parlez-moi d'Amour* ».

Le succès de cette chanson fut sans précédent. Tous les phonos de France et de Navarre, voire de l'étranger, lui prêtèrent leurs voix plus ou moins perfectionnées. Les musiciens qui l'écoutèrent tendirent l'oreille et, ma foi, ils furent bien obligés de reconnaître que cette charmante romance renouait une tradition fort ancienne, celle de *Plaisir d'amour*, de Martini, qui a bravé le temps. M. Lenoir et Mlle Boyer furent célèbres presque du jour au lendemain.

Il y a toujours synchronisme. La musique sérieuse devient si sérieuse, elle devient une telle mathématique de sons orchestraux qu'elle finit par n'intéresser qu'une poignée de spécialistes. Des mélomanes pleins de bonne volonté renoncent à essayer de comprendre certaines choses trop fortes pour eux. Moi, elles m'endorment. C'est avantageux. Mais il y a des gens à qui cela fait mal aux nerfs. Alors, « l'affaire *Parlez-moi d'amour* » a été en quelque sorte un aimable calmant sur des ennuis et des impatiences notoires. Et tout un public, qui n'est nullement composé de gens faciles à contenter, s'est pris à réfléchir : et de ses réflexions, il est résulté une sorte de retour en arrière. On a pardonné à la chanson ses excès de vulgarité. Pourquoi ne pas lui passer ses infériorités ? Chaque art a la sienne. La peinture a bien le chromo, l'architecture a bien ses cubes bêtas percés de fenêtres carrées ; la musique a bien ses drames lyriques inentendables ; la poésie ses vers de mirliton ; la chanson peut bien avoir eu sa crème tournée de 1900... On trouve aujourd'hui, dans le répertoire de Gilles et Julien, particulièrement, des chansons qui sont de fort jolies comédies ou de courts drames, très émouvants.

Oui, il y a réveil. Si la machine parlante y a beaucoup aidé, il faut reconnaître également qu'il y a progrès de la part d'une certaine élite — je ne parle pas des snobs déjà nommés — qui a su comprendre qu'une petite chose peut avoir sa grande valeur.

En un an, nous avons vu naître *Hop la boum* de Clouzot et Maurice Yvain, *Vingt ans* et *Le Chemin des écoliers*, de Jean Villart, et les musiques de Christiane Verger sur trois poèmes délicieux de Marceline Desbordes-Valmore.

Est-ce que la littérature nous a donné six beaux romans, cette année ? La musique nous a-t-elle étonné par six sublimes révélations ? Et le théâtre a-t-il fait courir les foules avec six œuvres magistrales ?

Poser la question, c'est la résoudre, comme dit l'autre.

JEAN VARIOT.